



**HAL**  
open science

# Lumière sur un crâne ? La découverte de l'atavisme criminel

Marc Renneville

► **To cite this version:**

Marc Renneville. Lumière sur un crâne ? La découverte de l'atavisme criminel. Jacqueline Carroy et Nathalie Richard. La découverte et ses récits (Champollion, Freud et les autres), Harmattan, pp.15-36, 1998, Histoire des sciences humaines. halshs-00130288

**HAL Id: halshs-00130288**

**<https://shs.hal.science/halshs-00130288v1>**

Submitted on 10 Feb 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

## LUMIERE SUR UN CRÂNE ?

Une lecture spéculaire de la découverte de l'atavisme criminel

Nota : Cet article a été initialement publié in Jacqueline Carroy et Nathalie Richard (eds. ), *La découverte et ses récits en sciences humaines. Champollion, Freud et les autres*, Paris, L'Harmattan, coll. "Histoire des Sciences Humaines, 1998, p. 15-36.

Mes remerciements à Jacqueline Carroy et Nathalie Richard pour l'autorisation de sa mise en ligne.

-----  
"Ma règle : très peu de métaphores dans un roman ; mais celles-ci doivent être ses points culminants. "

Milan Kundera, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p. 167.

Le médecin Cesare Lombroso (1835-1909) représente dans l'historiographie contemporaine la figure de proue de l'anthropologie criminelle. Réduite actuellement à un simple courant de la criminologie, l'anthropologie criminelle a connu son apogée dans les sociétés de culture occidentale à la fin du siècle dernier. De nombreux médecins tentèrent alors d'établir les différences anatomiques, physiologiques, psychologiques ou sociales entre les individus "honnêtes" et les délinquants. Sur le plan théorique, Lombroso affirma dans un premier temps que les criminels étaient assimilables à des sauvages attardés puis il ajouta à cette tare une constitution épileptique et une dégénérescence. Cette évolution, la réception et les discussions suscitées par les positions théoriques de Lombroso seront négligés ici au profit d'une lecture "en miroir" de la découverte de l'atavisme criminel<sup>1</sup>. Je voudrais montrer qu'une analyse non téléologique du récit de Lombroso permet de réfléchir en retour sur notre façon d'écrire l'histoire. Il nous semble que c'est dans cette opération réflexive que se joue l'actualité du récit de découverte de l'anthropologue italien.

- 16 -

Cette lecture limitée, qui s'inspire beaucoup du modèle d'analyse structuraliste, ne veut en exclure aucune autre. Comme l'a noté un célèbre sémiologue, l'œuvre est "ouverte"...

La discussion étant axée sur l'analyse d'un texte assez court, il convient de le citer en préambule. Lombroso expliqua comme suit la découverte de l'atavisme criminel :  
"En 1870, je poursuivais depuis plusieurs mois dans les prisons et les asiles de Pavie, sur les cadavres et sur les vivants, des recherches pour fixer les différences substantielles entre les fous et les criminels, sans pouvoir bien y réussir : tout à coup, un matin d'une triste journée de décembre, je trouve dans le crâne d'un brigand toute une longue série d'anomalies atavistiques, surtout une énorme fossette occipitale moyenne et une hypertrophie du vermis analogue à celle que l'on trouve dans les Vertébrés inférieurs. A la vue de ces étranges anomalies, comme apparaît une large plaine sous l'horizon enflammé, le problème de la nature et de l'origine du criminel m'apparut résolu : les caractères des hommes primitifs et des animaux inférieurs devaient se reproduire de nos temps" (Lombroso, 1908, p. XXXII)<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup>. On pourra se reporter pour ces questions aux contributions contenues in L. Mucchielli (1995).

<sup>2</sup>. L'analyse se concentrera sur ce passage, cité en italien par d'une des filles de Lombroso :

L'analyse de ce texte peut se conduire en plusieurs directions. Un premier plan de réflexion pourrait faire jouer le couple auteur-lecteur : qui a écrit ? pour quel public ? Un second plan pourrait se concentrer sur l'économie du texte : quelle est sa structure ? quelles sont ses fonctions ? Ayant répondu à ces questions, il sera ensuite possible de considérer l'enjeu épistémologique que recouvre un tel récit de découverte en montrant combien le statut qu'on lui accorde peut déterminer en retour notre façon d'écrire l'histoire des savoirs scientifiques.

### 1) Qui a écrit ? Qui a lu ?

L'auteur, il n'y a ici aucun doute possible, est Cesare Lombroso. Lombroso s'intéressa durant sa longue carrière à des sujets aussi divers que la pellagre, le génie et l'occultisme ; mais c'est sans conteste l'anthropologie criminelle qui fit sa gloire. Son *Uomo delinquente* fut un véritable succès de librairie dès sa seconde édition en 1878. L'ouvrage fit l'objet de plusieurs traductions en Europe ainsi que de nombreuses rééditions au fil desquelles le médecin ne cessa de discuter ses contradicteurs et d'ajouter de nouveaux faits à l'appui de sa théorie.

Lombroso est né à Vérone le 6 novembre 1835 de Aronne Lombroso et Zefora Levi. Il fit des études de médecine à l'université de Pavie et à Vienne et obtint sa thèse à Pavie en 1858 avec une étude sur le crétinisme en Lombardie<sup>3</sup>. Lombroso s'engagea l'année suivante comme médecin dans l'armée du Piémont qui était en guerre d'indépendance contre l'Autriche. A la fin de l'année 1866, il fut nommé médecin-chef au département des maladies nerveuses de l'hôpital de Sant Eufemia de Pavie (Lombroso-Ferrero, 1915, p. 99).

C'est pendant son séjour à San Eufemia qu'il fit l'autopsie du brigand Vilella qui lui permit de découvrir l'atavisme. Si la découverte fut effectuée à la fin de 1870, sa narration - dans la forme citée plus haut - est nettement postérieure à l'événement qu'elle décrit. On n'en trouve absolument pas trace dans le premier article scientifique que Lombroso rédigea sur la fossette occipitale moyenne du brigand Vilella (Lombroso, 1871). Ce récit fut produit lors du sixième Congrès international d'anthropologie criminelle qui se déroula à Turin en 1906, soit plus de 35 ans après l'événement. Lombroso avait alors 71 ans et on célébrait son jubilé scientifique. Le roi d'Italie Victor-Emmanuel lui avait envoyé à cette occasion un message de félicitations et le gouvernement français l'avait nommé commandeur de la Légion d'honneur : Lombroso était alors au faîte de sa reconnaissance sociale. Le récit de la découverte fut initialement un message oral, inséré dans le discours d'ouverture du congrès.

Le public était constitué d'une assemblée de scientifiques italiens, allemands, belges, espagnols, anglais, russes, serbes, français, etc. Tout ceci est relativement clair, et ne pose pour le moment aucun problème particulier.

---

"Alla vista di quella fossetta mi apparve d'un tratto come una larga pianura sotto un infinito orizzonte, illuminato il problema della natura del delinquente, che doveva riprodurre ai nostri tempi i caratteri dell'uomo primitivo giù giù sino ai carnivori" (Lombroso-Ferrero, 1915, p. 130). Lombroso en donna lui-même une variante sans en changer la structure (Lombroso, 1907) et il le reformula en anglais dans le dernier texte qu'il supervisa de son vivant (Lombroso, 1911, pp. XXIV-XXV).

<sup>3</sup>. Les renseignements bibliographiques sont tirés essentiellement du livre que Gina Lombroso a consacré à son père (Lombroso-Ferrero, 1915). On pourra se reporter également à Kurella (1910), Wolfgang (1972), Bulferetti (1975), Renzo (1985).

## 2) Quelle est la structure du récit ? Quelles sont ses fonctions ?

Négligeons maintenant l'auteur pour ne considérer que la structure de son récit. La remarque liminaire qui s'impose en première lecture est que l'extrait donné ci-dessus joue nettement sur deux registres du vocabulaire. Le premier est esthétisant : c'est le " matin d'une triste journée de décembre " et la " large plaine sous l'horizon enflammé ". Le second relève d'un vocabulaire technique, scientifique, dont les connotations sont réduites au minimum. Ce sont les " anomalies atavistiques " que représentent l'" énorme fossette occipitale moyenne " et l'" hypertrophie du vermis ". Si le second registre s'imposait dans un discours scientifique, on s'interroge sur la pertinence du " matin d'une triste journée de décembre " et de " l'horizon enflammé ". On pourrait éluder ce problème de cohérence interne en affirmant que Lombroso ne cherchait qu'à historier son discours de quelques ornements. Pourtant, si Lombroso n'écrit pas un roman, l'attention que Kundera porte aux métaphores nous incite à plus de prudence dans nos " rétrodictions " <sup>4</sup>. En outre, l'analyse structurale d'un récit dans laquelle nous sommes engagé exige, comme le notait R. Barthes, que l'on tienne compte de " toute la surface du tissu narratif " (Barthes, 1982 (1968), p. 82). On ne peut donc négliger le " matin de la triste journée de décembre " et " l'horizon enflammé " évoqués par Lombroso. Pour trouver une fonction à ces éléments apparemment secondaires, il faut endosser l'axiome fonctionnaliste de Barthes qui pose que l'art ne fait pas de bruit et que tout, dans le récit, signifie (Barthes, 1992 (1966), p. 13). Il convient également de qualifier le type de discours visé par l'énonciateur car il ne s'agit pas à l'évidence de roman, de pure poésie ou d'une science-fiction. L'intention de Lombroso est avant tout de transmettre à son auditoire une situation passée et réelle. Lombroso a donc produit, du point de vue littéraire, un " discours réaliste ".

Or ce type de narration possède une spécificité par rapport aux genres qui viennent d'être écartés, c'est que sa principale règle de production est comme l'a noté Todorov de " dissimuler toute règle et de nous donner l'impression que le discours est en lui-même transparent, autant dire inexistant, et que nous avons affaire à du vécu brut, à une 'tranche de vie' " <sup>5</sup>. C'est ici un premier point de rencontre entre littérature et science car David Locke est parvenu récemment au même constat pour les discours scientifiques <sup>6</sup>.

L'absence de contradiction interne du discours et la référence explicite à une situation réelle sont les attributs les plus évidents du réalisme mais sa visée scientifique et neutre ne permet pourtant pas d'atteindre l'univocité de sens à laquelle postule le degré zéro de l'écriture <sup>7</sup>. Si l'effet de réalisme est commun au discours scientifique et à une certaine littérature, l'un comme l'autre ne peuvent faire l'économie de l'épaisseur du langage dans la communication. Le genre réaliste reste donc, dans le champ littéraire comme dans le champ scientifique, un " discours contraint ", qui doit respecter un certain nombre de règles dont la somme lui donne un véritable " statut poétique théorique " (Hamon, 1982, p. 123). Une analyse systématique de la " poétique des savoirs " scientifiques serait d'ailleurs non seulement possible, mais encore souhaitable pour les historiens (Rancière, 1992, p. 21). L'enjeu n'est pas ici de décrire ces

---

<sup>4</sup>. Néologisme forgé par Paul Veyne. Il désigne assez bien la spécificité de l'inférence causale en histoire et sa proximité avec une " opération de remplissage " (Veyne, 1988, p. 97-98)

<sup>5</sup>. T. Todorov, 1982, p. 9. Kundera affirme de même que les romanciers de la première moitié du XIXe siècle ont échafaudé un " appareil à fabriquer l'illusion du réel " (Kundera, 1992, p. 189)

<sup>6</sup>. " It is a hallmark of the official rhetoric of science that it denies its own existence, that it claims to be not a rhetoric but a neutral voice, a transparent medium for the recording of scientific facts without distortion. " (D. Locke, 1992, p. 116).

<sup>7</sup>. Les membres du groupe  $\mu$  notaient que " le degré zéro n'est pas contenu dans le langage tel qu'il nous est donné " (Groupe  $\mu$ , 1992/1970, p. 35).

règles mais le fait d'avoir inscrit le discours lombrosien dans la matrice de la littérature réaliste renforce l'hypothèse que le " matin d'une triste journée de décembre " doit avoir un rôle dans la narration de la découverte. Un nouveau parallèle avec l'analyse littéraire structuraliste est indispensable car c'est Barthes là encore qui assigna une fonction à ces segments discursifs que l'on serait tenté de considérer comme des détails superflus, voire du " remplissage ". Les écrits d'un Flaubert ou d'un Michelet sont saturés par exemple de ces précisions a priori " inutiles ".

A quoi peut bien servir en effet dans Un coeur simple cette description de la " salle " où se trouve Mme Aubain et dans laquelle Flaubert prend la peine de nous préciser qu' " un vieux piano supportait, sous un baromètre, un tas pyramidal de boîtes et de cartons " ? Alors qu'une analyse littéraire classique écartait la question, Barthes estimait que ce superfétatoire produisait un " effet de réel " qui authentifiait le reste du récit <sup>8</sup> (Barthes, 1982 (1968)). On supposera donc ici que le " matin d'une triste journée de décembre " remplit dans le récit de Lombroso la même fonction que le vieux piano de Flaubert. Loin d'être un résidu narratif, c'est une unité discursive qui accuse l'authenticité de la découverte...

Tout l'effet de vraisemblance du récit lombrosien ne repose pas sur cette seule unité fonctionnelle et il faut maintenant considérer les éléments narratifs. Que l'autopsie se soit passée un matin, pourquoi pas ? Mais il y a plus : c'était un matin " triste ". L'adjectif, apparemment anodin, met en place une opposition qui instaure une distinction très nette entre la période de recherche et celle de la découverte. Le récit fait converger ici deux temporalités habituellement distinctes. Tout se passe comme si la matinée maussade condensait dans cet attribut l'image du temps historique de l'avant-découverte. Le temps de préparation est en effet donné dans le récit comme long, laborieux et stérile : cela faisait " des mois " que Lombroso faisait des recherches sur les " vivants et les morts " sans avoir " réussi " et la journée même de la découverte s'annonçait bien triste. La découverte de l'atavisme est annoncée ensuite comme un pur événement, instantané : " tout à coup [...] je trouve dans le crâne d'un brigand ". C'est l'illumination : à la seule vue de l'énormité de la fossette occipitale et l'hypertrophie du vermis, le problème de Lombroso se résout " comme apparaît une large plaine sous l'horizon enflammé ". Le jeu d'opposition entre l'avant et l'après-découverte est donc net :

plusieurs mois	tout à coup, un matin
sans bien y réussir	le problème m'apparut résolu
une triste journée de décembre	l'horizon enflammé

On peut faire faire ici une analogie avec les partages entre nature et culture qui guidait Lévi-Strauss dans l'analyse structurale des mythes (Lévi-Strauss, 1962).

Je ne veux pas dire ici que le récit lombrosien soit le pur produit d'une " pensée sauvage " (au demeurant très policée) mais que le texte de l'anthropologue se déploie, comme n'importe quel autre discours, dans un espace à plusieurs dimensions (Barthes, 1993, p. 67). Je

<sup>8</sup>. G. Flaubert, 1966, p. 28.

reviendrai un peu plus loin sur la dimension mythique de ce récit. Notons pour le moment que ce modèle de la découverte par illumination s'articule sur un scénario éculé et vieux comme Hérode, ou plutôt comme Archimède et son célèbre "Eureka". Sa matrice narrative est commune aux récits de conversions religieuses et de révélations mystiques. Lombroso affirma d'ailleurs dans la dernière version de son récit que l'observation du crâne du brigand n'avait pas simplement produit en lui une idée, mais une "révélation" (Lombroso, 1911, p. XXIV). Pour Lombroso, cette inspiration subite était un trait psychologique caractéristique des inventeurs. On peut se reporter ici à son étude sur l'homme de génie dans laquelle il notait que " ...presque toujours les grandes conceptions des penseurs se sont formées, ou du moins ont pris leur essor, sous le coup d'une sensation spéciale qui, pour ainsi dire, remplissait le rôle d'une goutte d'eau salée dans une pile voltaïque bien préparée." (Lombroso, 1896, p. 42). On reconnaît d'ailleurs cette même conception de la découverte par illumination au contact des faits dans une variante du récit, proposée par un disciple de Lombroso à ce même congrès :

*" Lorsque Mr Cesare Lombroso, par une brumeuse matinée d'hiver, en disséquant dans une sombre salle mortuaire de Pavie le cadavre du féroce voleur calabrais, Vilella, et y découvrit la fossette occipitale moyenne, dans un moment de géniale inspiration il entrevit toute entière la terrible figure du criminel-né, et depuis lors, nouveau Michel-Ange, en se servant de fins et délicats instruments, lentement mais avec une main de maître, il grava dans l'informe masse cette statue qu'il présenta au monde scientifique... " <sup>9</sup>.*

Si Lombroso ne pouvait s'attribuer trop ostensiblement la "géniale inspiration" que lui octroyait son disciple-hagiographe, la série d'oppositions qu'il avait posé dans son récit suggérait bien elle aussi l'élaboration de la théorie scientifique comme pur événement, procédant de l'observation des faits. Le contraste avec la comparaison suggérée dans notre titre apparaît ici très nettement. Lombroso se décrit en effet dans une disposition psychologique totalement inverse à celle de M. Madeleine-Jean Valjean dans l'affaire Champmathieu <sup>10</sup>. Alors que le héros hugolien passe toute la nuit éveillé à se demander où il en est, ce qu'il doit faire, s'il ne rêve pas etc.; Lombroso est dans un état psychologique dans lequel le moindre doute est impossible. C'est qu'on ne joue pas dans le même registre de la cognition : Hugo décrit M. Madeleine dans un conflit moral, Lombroso décrit la solution scientifique d'un problème. En expliquant ainsi sa découverte, Lombroso énonce sans nul doute ce qu'il a ressenti, et donc un événement personnel, mais sa narration ne s'en conforme pas moins à la poétique du savoir scientifique. L'une des règles implicites du réalisme scientifique exige en effet que l'auteur suive dans l'exposition de ses découvertes le modèle de rationalité admis par la communauté à laquelle il s'adresse. Or l'épistémologie normative de l'époque défend globalement le modèle de l'induction. La plupart des savants du XIXe siècle sont "esclaves des faits" (l'expression est de Lombroso) et c'est grâce à cette soumission aux faits qu'ils accèdent à la vérité. Lombroso était d'ailleurs persuadé que "l'observation à outrance des faits était l'unique secret" de ses triomphes sur ses adversaires (Lombroso-Ferrero, 1896, p. I).

---

<sup>9</sup>. E. Audenino (1908, p. 195). La matinée est devenue "brumeuse" mais elle n'a pas été oubliée par Audenino, ce qui confirme sa fonction narrative. Dans la dernière variante du mythe, Lombroso offre un ultime indice de cette fonctionnalité narrative, sans rapport avec son contenu informatif, puisqu'il évoque non plus le mois de décembre mais un matin de novembre... qui reste froid et gris (1911, p. XXIV).

<sup>10</sup>. Javert apprend à M. Madeleine qu'il a retrouvé Jean Valjean, qui se fait appeler Champmathieu. Jean Valjean, qui s'est racheté une conduite sous le nom de M. Madeleine, se demande alors s'il doit se dénoncer pour sortir son ancien camarade de bagne de ce mauvais pas (Hugo, 1993, vol. I, p. 249).

Le scénario de la découverte de l'atavisme criminel pose ainsi à sa manière - et suivant un terme anachronique - une " rupture épistémologique " dans le savoir sur les criminels. En plaçant le fondement de son savoir sur le seul terrain de l'observation de la nature, Lombroso pense ériger un nouvel ordre dans le discours sur les criminels. Ce point est essentiel, car c'est ici que se déploie la dimension proprement mythique du récit de découverte lombrosien. Si l'on admet en effet avec Barthes que le mythe ne se définit " ni par son objet, ni par sa matière, car n'importe quelle matière peut être dotée arbitrairement de signification " mais qu'il se distingue par sa fonction, qui est de " fonder une intention historique en nature, une contingence en éternité " (Barthes, 1990 (1956), p. 229) ; alors, le récit lombrosien développe dans cette mise en avant d'une pure observation débarrassée de tout filtre socio-cognitif entre l'observateur et l'objet, une dimension mythique. Considérer l'observation de fait objectif comme fondement de la connaissance érige en effet le savoir scientifique au statut de discours de vérité, neutre, impartial et transcendant la société. Il est ainsi posé en totale indépendance vis-à-vis du scientifique qui le produit et de la société dans laquelle il s'énonce. Il n'entre pas dans mon intention de discuter en général cette prétention des discours savants à la connaissance du vrai ni de la contredire en rappelant ici point par point combien Lombroso accumulait les biais dans son recueil de données numériques, souvent hétéroclites<sup>11</sup>. Mais il convenait de noter que le récit de Lombroso est aussi dans un certain sens producteur de mythe ou, pour être plus précis, reproducteur d'une certaine vision de la science qui n'a pas totalement disparu de nos jours.

A ce point de l'analyse, il convient de préciser que la révélation décrite par Lombroso n'avait pas tant pour objet de légitimer a posteriori sa théorie (en 1906, ses positions théoriques ont beaucoup évolué) que de faire comprendre son hypothèse initiale. Lombroso répondait implicitement en fait aux nombreux critiques qui l'accusaient de travailler à partir de préjugés. La narration de cette première découverte lui permit ainsi de préciser une énième fois sa démarche à l'attention des contradicteurs qui prétendaient qu'il avait trop abusé des faits isolés. " Je me contenterai de rappeler, affirmait-il, que je ne fais pas de telles déductions a priori, mais après les avoir vues en proportions plus grandes dans les criminels que dans les gens honnêtes ; je dirai que pour moi, les anomalies isolées ne sont qu'un indice, une note musicale dont je ne prétends saisir un accord qu'après l'avoir trouvée liée à d'autres notes physiques ou morales " (1908, *ibid.*, p. XXXIII-XXXIV).

Lombroso, que ce soit par calcul stratégique ou conscience scientifique, ne se mettait pas en scène sous les traits d'un inductiviste naïf. S'il refusait explicitement toute conception déductive de la démarche scientifique, il reconnaissait qu'une seule induction ne suffisait pas à former une théorie satisfaisante. Pour Lombroso, et ses adversaires le lui reprochèrent assez, la science s'inscrivait dans un processus temporel qui progressait par l'accumulation d'observations et par modification des hypothèses initiales. L'illumination qui se fit en lui lors de la dissection de Vilella fut donc, comme il l'affirma lui-même, plus un indice fort permettant de poser l'hypothèse d'un rapprochement des criminels avec les sauvages qu'une preuve définitive de la théorie qu'il allait en tirer. L'anthropologue prenait ainsi la peine de préciser que plusieurs faits lui semblaient confirmer l' " hypothèse " de l'atavisme criminel comme " la fréquence du tatouage et de l'argot, les passions d'autant plus fugaces qu'elles sont plus violentes, surtout celle de la vengeance; l'imprévoyance qui ressemble au courage et le courage qui alterne avec la lâcheté, et la paresse qui alterne avec la passion du jeu et l'agilité " (*ibid.*, p. XXXII).

---

<sup>11</sup>. Lombroso ne tint pas compte de la variabilité anatomique interspécifique et il compara des échantillons de populations quantitativement inégaux ; ce qui provoqua des artefacts statistiques. Sur cette question, on se reportera à Stephen Jay Gould, 1986, p. 151-157.

En aval de l'intuition initiale, il y avait donc les observations répétées ; mais la théorie se justifiait encore en amont car Lombroso ne doutait pas que les " conclusions les plus importantes " de l'anthropologie criminelle avaient été " devinées il y a bien des siècles par les savants " et qu'elles " couraient sur la bouche du peuple " et il n'hésitait pas même à affirmer - sans souci du paradoxe - que " le vieux proverbe, il n'y a rien de nouveau sous le soleil, sied bien à l'Anthropologie Criminelle " (C. Lombroso, 1908, p. XXXI). L'une de ces vérités connues de longue date consistait à admettre, comme on pouvait le lire dans *Hamlet*, qu' " il y a certains hommes qui portent depuis la naissance les tristes stigmates dont ils ne sont pas responsables, car ils n'ont pas eu le choix de leur origine " <sup>12</sup>. Nous touchons là une spécificité de la poétique du savoir de l'anthropologie criminelle sur laquelle il convient de s'arrêter un instant. Etant en phase avec le moment naturaliste de la littérature, les savants n'hésitèrent pas en effet à puiser dans certaines oeuvres littéraires pour y trouver des matériaux.

Le fidèle collègue de Lombroso, Enrico Ferri, consacra lui-même un ouvrage à la reconnaissance des criminels dans l'art et la littérature pour rappeler les intuitions des précurseurs de l'anthropologie criminelle (Ferri, 1897). Shakespeare avait les faveurs des médecins qui n'hésitèrent pas à faire des expertises mentales rétrospectives sur les personnages de ses oeuvres. Macbeth était ainsi un très bon exemple de criminel-né, Hamlet un criminel-fou et Othello un criminel par passion (Ferri, 1897, p. 35) <sup>13</sup>. Toute littérature n'était pas bonne à prendre malgré tout et les anthropologues étaient soucieux d'établir une critique des sources. La littérature de feuilleton produite à l'époque par les Emile Gaboriau et Victorien Sardou n'était par exemple guère utile sur le plan de l'analyse psychologique car on y sacrifiait trop selon Ferri au goût des " péripéties judiciaires " (Ferri, 1897, p. 74). Victor Hugo n'avait pas non plus les faveurs de nos anthropologues car il avait peint ses criminels avec " trop de chic " (ibid., p. 76).

C'est en fait dans le roman naturaliste contemporain que les médecins trouvaient les meilleurs témoignages de leurs théories <sup>14</sup>. Voici comment Ferri en définissait les thèmes, au tournant du siècle :

*" L'objet du roman naturaliste est l'étude des conditions déterminantes du milieu, celui du roman psychologique l'analyse des états d'âme de l'individu. L'un et l'autre, cependant, suivent plus ou moins fidèlement les données nouvelles de l'anthropologie qu'ils ont servi à rendre populaire. Et c'est justice : car la science leur avait fait un don précieux en renouvelant leur vitalité aux sources du document humain et de l'observation positive "* (Ferri, 1897, p. 95).

Le " romancier-type " de cette période fut Émile Zola, qui théorisa l'approche naturaliste dans son Roman expérimental en 1880 et s'inspira de Lombroso pour composer le personnage de Jacques Lantier dans *La Bête humaine*.

---

<sup>12</sup>. Les moments d'inconscience de Macbeth sont pour Ferri "l'équivalent psychique des convulsions musculaires auxquelles tout le monde pense d'abord quand on parle d'épilepsie" (Ferri, 1897, p. 36). Cinquante ans après Ferri, Etienne de Greef se penchait à nouveau sur le cas de Hamlet pour démontrer que sa névrose n'avait pas dépassé le stade de l'indifférence affective qui précède le passage à l'acte (De Greef, 1949, p. 466-482).

<sup>13</sup>. On trouvera une bonne introduction au courant naturaliste en littérature dans Becker (1992) et Chevrel (1993).

<sup>14</sup>. Les liens entre écrivains naturalistes et milieu médical ne sont pas dans la seconde moitié du XIXe siècle purement métaphoriques. Au-delà des relations épistolaires et des banquets scientifiques, des rencontres régulières sont parfois organisées. Un exemple parmi d'autres : le " dîner Magny " qui, à partir du 22 novembre 1862 réunit tous les 15 jours des écrivains (les frères Goncourt, Sainte-Beuve, Flaubert, Taine en seront) et des savants (Berthelot, Robin, etc.) (C. Becker, 1992, p. 45).



Deux ans avant que l'anthropologue italien ne fasse sa fameuse découverte sur le crâne de Vilella, Zola s'était déjà assigné le rôle d'un savant. Comparant l'épopée en cours des Rougon-Macquart avec la Comédie humaine de Balzac, il notait les différences suivantes : " Ma grande affaire est d'être naturaliste, purement physiologiste. Au lieu d'avoir des principes (la royauté, le catholicisme), j'aurai des lois (l'hérédité, l'innéité). Je ne veux pas comme Balzac avoir une décision sur les affaires des hommes, être politique, philosophe, moraliste. Je me contenterai d'être savant, de dire ce qui est en cherchant les raisons intimes " (Zola, 1969, vol. I, p. 67). Cette définition suggère une question : si Émile Zola fait de la littérature savante, quel genre de littérature reste-t-il aux savants ? Les anthropologues de l'époque considéraient-ils comme Victor Segalen les romanciers naturalistes comme des " cliniciens-ès-lettres " cumulant les qualités d'impartialité, de véracité et de précision (Segalen, 1902 : 84) ?

La réponse de Ferri sur ce point est sans ambiguïté car malgré les déclarations d'intentions et les efforts louables des romanciers naturalistes, il y avait " aussi loin de l'art à la science que de la peinture à la photographie " (Ferri, 1897, p. 95). L'éventuelle circularité des sources liée à la production concomitante des romanciers et des savants ne constituait pas un obstacle épistémologique à l'usage des premiers par les seconds car Ferri estimait qu'à la différence du romancier, le scientifique construisait une œuvre " impersonnelle et objective ". Bien sûr, le " facteur personnel " était inévitable dans la recherche scientifique mais Ferri ajoutait que " si ce facteur influe sur la manière de voir du savant, sur l'intensité de sa vision, il est contrôlé par ailleurs par le " fait brutal " par la disposition naturelle et immanente des choses et ce contrôle met une différence essentielle entre le positivisme et la métaphysique " (Ferri, *ibid.*, p. 95).

Le savant pouvait donc invoquer Hamlet, Othello, le Lantier de Zola et le Raskolnikov de Dostoïevski comme de véritable " document humain " ; mais il se devait de rectifier certaines erreurs dans les descriptions cliniques des auteurs. Prenons un exemple : la description de Jacques Lantier manquant d'étrangler Flore dans un élan meurtrier qui le " ramenait avec les loups mangeurs de femmes, au fond des bois " était valable car Zola expliquait cet accès meurtrier par une fêlure héréditaire (Zola, 1991, p. 79). L'alcoolisme et les tares des ascendants de Lantier faisaient de lui un dégénéré épileptoïde tout à fait convaincant aux yeux des médecins. Malheureusement, la description de Zola n'atteignait pas la rigueur savante car il ne pouvait y avoir selon Ferri de rémission totale entre les crises des dégénérés <sup>15</sup>.

Si Lombroso admettait donc que l'existence des criminels-nés et de leur faciès particulier avait été pressentie par les meilleurs romanciers, les descriptions en étaient restées purement intuitives : elles " flottaient dans l'air, encore indistinctes ". Le rôle que Lombroso s'attribuait dans son récit, c'était d'avoir érigé ces intuitions au statut de vérité scientifique, grâce à l'observation et aux mesures comparatives effectuées entre les criminels et les honnêtes hommes. On ne peut nier d'ailleurs que Lombroso fut un inlassable collectionneur de crânes et probablement l'un des premiers médecins à faire de l'ethnographie criminelle (Lombroso, 1894). Il prit beaucoup de mesures sur les soldats alors qu'il était médecin militaire et sa célébrité croissant, on lui fit don de plus en plus de crânes et de cerveaux. Lombroso récolta beaucoup de pièces anatomiques sur des aliénés et des criminels décédés dans les asiles et les pénitenciers où il exerçait mais, comme il l'avoua lui-même, sa collection se forma également par des moyens moins légitimes en dépouillant de vieux sépulcres abandonnés : " Une fois, dans les vallées piémontaises, j'accomplis l'un de ces délits scientifiques avec la complicité d'un Procureur du Roi en personne [Garofalo ?] ; et ce fut une bonne fortune pour nous deux

---

<sup>15</sup>. Ferri, 1897, p. 143. Lantier est " normal " entre deux accès.

puisque les deux douaniers prirent pour une cargaison de citrouilles ces vieux crânes qui nous pesaient sur les épaules dans des sacs usés ” (Béliet, 1979, p. 26).

Cet acharnement à récupérer des crânes de criminels ne tarda pas à inquiéter les criminels eux-mêmes ; qui ne souhaitaient pas devenir les reliques de la science anthropologique. Si Vilella avait eu selon Lombroso l’honneur posthume de devenir le “ totem ” et la “ mascotte ” de l’anthropologie criminelle (Lombroso, 1907) ; l’un des palimpsestes que Lombroso recueillit dans les prisons affirmait avec témérité et comme pour conjurer l’inéluctable : “ Cher Ombroso, tu n'auras point mes os ” (Lombroso, 1894, p. 107).

La structure du récit de découverte étant maintenant à peu près dégagée, il faut cerner ses fonctions en le replaçant dans le contexte de sa première énonciation. On peut passer plus rapidement sur cette question car même si le récit de découverte semble être produit pour répondre à ses critiques, l’intention polémique est absente du discours d’ouverture du congrès de Turin, contrairement à la communication que Lombroso fit lors de ce même congrès. L’intervention de Lombroso, qui portait sur le parallèle entre l’innéité de l’homosexualité et celle de la criminalité, était elle explicitement dirigée contre les Naëcke, Lacassagne, Grosse et Kraft-Ebbing qui repoussaient l’existence d’un type pour les “ criminels-nés ” alors que “ tous, pourtant, acceptent l’innéité et en conséquence l’irresponsabilité des homosexuels-nés ; lesquels ont des caractères moins éclatants, et dont les anomalies et méfaits sont plus faibles ” (Lombroso, 1908, p. 8). On ne trouve rien de tel dans le discours d’ouverture. Lombroso parle alors au titre de “ plus ancien soldat de l’Anthropologie Criminelle ”. Fort d’une reconnaissance acquise après des années de polémique parfois houleuse avec ses adversaires, Lombroso dressait dans son discours une sorte de bilan de la part qu’il avait prise dans l’essor de l’anthropologie criminelle. Il se donnait avec son récit de découverte rien de moins qu’un rôle de père fondateur, mais rien de plus. Il reconnaissait volontiers que l’anthropologie criminelle n’était pas sortie ce triste matin de décembre adulte et toute armée de son cerveau, telle Athéna du crâne de Zeus. Lombroso avait simplement produit le “ germe ” comme il le notait, et il ne citait pas moins de dix-neuf savants sans lesquels sa tentative serait restée stérile.

On peut voir là un procédé rhétorique pour récupérer leurs travaux mais c’est en fait un Lombroso grand seigneur qui se met en scène ici car il concéda que ces hommes avaient corrigé les “ conclusions trop exagérées et trop unilatérales ” de ses débuts <sup>16</sup>.

### **3) De l’événement au récit : l’enjeu de l’approche structurale de la découverte dans l’écriture de l’histoire.**

Quel peut être l’intérêt du témoignage de Lombroso pour l’historien des sciences ? Si le récit de Lombroso est indéniablement “ réaliste ” pour son époque ; le modèle de rationalité scientifique auquel il se conforme est désormais rejeté par les historiens. Plus personne ne pense que la démarche scientifique soit essentiellement basée sur l’induction. Pris à la lettre donc, ce texte ne nous apprend rien sur les conditions de possibilité de la découverte ni sur la construction et la diffusion de la théorie de l’atavisme criminel qu’elle est supposée fonder. L’usage que l’historien des sciences peut faire d’un tel récit ne dépendra donc pas tant de la cohérence interne du discours de Lombroso que de sa propre posture épistémologique. Si l’on adopte l’approche hypothético-déductive de Popper, qui pose que la science avance par conjectures et réfutations, on affirmera que c’est l’hypothèse qui fut première chez Lombroso.

---

<sup>16</sup>. Les dix-neuf élus sont : Prins, Garofalo, Drill, Van Hamel, Mme Tarnowski, Tarde, Lacassagne, Nordau, Albanel, Maxwell, Sommer, Pelmann, Liszt, Lejeune, Marro, Ferri, Ferrero, Ottolenghi, Magnaud.

On doute que ce modèle permette de pousser l'analyse beaucoup plus loin. Popper faisait en effet une distinction tranchée dans l'activité scientifique entre un contexte de découverte et un contexte de justification qui lui permettait d'éliminer dans son analyse tout ce qui relevait de la " psychologie empirique ". Le célèbre ouvrage sur la " logique de la découverte scientifique " éludait ainsi paradoxalement dès le premier chapitre la question de savoir comment le chercheur produit une idée nouvelle. Elle ne relevait pas selon Popper " de l'analyse logique de la découverte scientifique " (Popper, 1973, p. 27).

Les historiens qui emprunteraient la voie dédaignée par Popper ne se contenteraient pas eux non plus du récit lombrosien et ils chercheraient à distinguer les facteurs culturels et intellectuels ayant incité Lombroso à avancer l'hypothèse de l'atavisme criminel.

On pourrait invoquer par exemple combien Lombroso admira dans sa jeunesse l'œuvre du médecin linguiste Paolo Marzolo (1810-1868) qui avait appliqué dans ses travaux la théorie de la récapitulation. On pourrait aussi rappeler que Lombroso suivit à l'université de Pavie les cours de Bartolomeo Panizza et ceux de Karl Rokitanski à Vienne et qu'en cherchant bien, on trouverait chez ceux-ci et quelques autres bien des éléments de doctrine qui furent repris par Lombroso. On pourrait aussi s'attacher à quelques événements qui se produisirent dans les années de formation de Lombroso et qui, en regard de sa théorie, font sens. La fin des années cinquante est en effet le théâtre de la découverte d'ossements humains préhistoriques dans la vallée de Néander, près de Düsseldorf (1856), mais c'est aussi durant cette période que Spencer énonce sa loi de l'évolution sociale dans ses Premiers principes (1862) et que paraît le *Traité des dégénérescences de Morel* (1857), " notre maître à tous " affirmait Lombroso (1895, p. XXII). Enfin, c'est en 1859 - un an après la thèse de Lombroso - que se produisent ce que Georges Hervé appelait " les Trois Glorieuses " de l'anthropologie (Hervé, 1909) : la reconnaissance des travaux de Boucher de Perthes par sir Charles Lyell à la section géologique de l'Association britannique pour l'Avancement des sciences ; la parution de L'origine des espèces de Darwin ; la création à Paris par Paul Broca de la Société d'anthropologie.

On pourrait multiplier ainsi à l'envie les références contextuelles, chercher et trouver des prédécesseurs, sinon des précurseurs (Antonini 1905, Ellis 1972, pp. 26-43). Ce faisant, c'est l'évidence de la figure du " découvreur " qui se brouille peu à peu. Finalement, qu'est-ce que Lombroso a vraiment découvert? Où est sa véritable originalité ? Et le parallèle surgit alors avec la réflexion que Foucault avait engagée il y a plus d'un quart de siècle sur le statut d' " auteur " et d' " œuvre ". Adaptant son questionnement à notre objet, on demandera donc ici à notre tour : qu'est-ce donc que cette curieuse unité qu'on désigne du nom de découverte ? (Foucault, 1994 (1969), p. 794). Foucault renvoyait la problématique du statut d'auteur à la recherche de ce qu'il appelait les " fondateurs de discursivité " qui étaient un peu plus que des auteurs en ce qu'ils produisaient " la possibilité et la règle de formation d'autres textes " (Foucault, *ibid.*, p. 804). Le philosophe distinguait ces " fondateurs de discursivité " (Marx, Freud par exemple) des fondateurs de scientificité (Galilée, Newton...) car il considérait que l'instauration d'une " discursivité " était hétérogène à ses transformations ultérieures tandis que dans le cas d'une science, la validité des propositions était évaluée in fine par rapport à la structure et à la normativité intrinsèque des propositions des fondateurs, et non de leur œuvre (*ibid.*, pp. 806-807).

Mais quel statut faut-il donner alors à Lombroso puisque, à l'évidence, il ne fonde aucune science, et que dans l'ordre du discours, on ne se réfère généralement à ses œuvres que pour s'en démarquer ?

Le récit lombrosien pose un problème parce qu'il tente d'instaurer une hypothèse qui n'était peut-être pas vraiment nouvelle, au dire même de l'auteur. L'originalité de la découverte de l'atavisme criminel apparaît d'autant plus relative que cette explication a été très vite contestée puis abandonnée sous sa forme radicale. Face aux questions et aux enjeux que suscitent les vraies découvertes d'un Galilée ou d'un Newton, on peut se demander quel peut être l'intérêt de s'attarder ainsi sur le dossier de la non-découverte d'une théorie fautive. Or c'est justement lorsqu'on la pose en ces termes que la question est susceptible d'interroger notre propre conception de l'histoire des sciences. Il faut abandonner ici Foucault, pour ouvrir une perspective alternative qui découle de l'analyse structurale du récit. De même que cette dernière nous a appris à ne plus considérer le mot comme l'ultime unité insécable de l'analyse, de même pourrions-nous entreprendre une réflexion sur ce niveau d'analyse auquel nous nous arrêtons souvent implicitement : la " théorie ". Au-delà des théories, nous évoquons volontiers des " courants ", des " disciplines ", mais en deçà ? La théorie scientifique doit-elle être considérée comme une unité référentielle définitivement insécable ? Ne pourrait-on pas plutôt y circonscrire ces " noyaux durs " qui font partie selon Lakatos de l'heuristique négative des programmes de recherches (Lakatos, 1994, p. 63-66) ou les " thémata " repérés par Holton (1981) ou encore ces " paradigmes métaphysiques " proposés par Kuhn lors d'une mise au point sur sa notion de " paradigme " (Kuhn, 1983) ? Les notions de " noyau dur ", de " thémata " et de " paradigme métaphysique " possèdent au moins deux caractéristiques communes. La première, c'est qu'elles désignent toutes quelque chose qui, dans les théories, est difficilement accessible à cette réfutation qui désignait selon Popper à la fois le critère de scientificité d'une théorie et la démarche scientifique. La seconde, c'est que les scientifiques eux-mêmes n'ont que fort rarement conscience de mettre en jeu ces notions en tant que postulat.

Quelles que soient les différences entre ces trois concepts ; ils ont eu le mérite de repérer à un niveau infra-théorique un espace souvent resté en dehors de la réflexion historique. Comme ces concepts ont soulevé de réels problèmes de définition, on adoptera ici pour éviter toute ambiguïté celui de " présumé cognitif ".

Replacée dans cette perspective esquissée à grands traits, la découverte lombrosienne ne procède pas tant de la mise au jour d'un rapport de causalité inconnu que de l'actualisation d'un postulat qui sous-tend tout le programme de l'anthropologie criminelle, et qui présuppose un lien entre la biologie de l'individu et ses actes. Le raisonnement qui amena les anthropologues à travailler sur ce postulat fut très clairement énoncé par les contemporains de Lombroso qui défendaient la " théorie biologique " de la criminalité : " L'acte criminel se distingue profondément de tous les actes qui constituent la vie sociale ambiante et il représente, dans cet ensemble coordonné, une véritable anomalie. On lui trouvera donc une première explication quand on pourra faire la preuve que l'auteur du crime diffère, par ses caractères organiques et ses aptitudes, du reste des individus qui constituent la société, et qu'il représente une anomalie, exactement comme l'acte qui est émané de lui " (Hervé et Papillault, 1909, p. 261; Papillault, 1910).

Le présumé cognitif mis en oeuvre par Lombroso consistait à rechercher un rapport de causalité entre l'organisation des individus et leur attitude vis-à-vis de la loi. Un tel présumé est repérable en France dès le début du XIXe siècle avec la phrénologie de Gall et on peut en suivre la trace jusqu'aux recherches contemporaines de certains généticiens ou neurobiologistes. Lombroso a donc structuré sa conception de l'anthropologie criminelle autour d'un présumé dont il n'est ni l'auteur ni le dernier défenseur. Considérée à ce niveau infra-théorique, la découverte de Lombroso devient beaucoup moins intéressante pour elle-

même que pour ce présupposé qu'elle met à jour. Où Lombroso évoque un horizon enflammé, l'historien discerne un " horizon d'attente ", qui explique pour une part la formidable diffusion de la théorie lombrosienne, sans commune mesure avec sa validité scientifique<sup>17</sup>.

En évitant ainsi de prendre l'auteur comme signifié ultime du récit d'une " découverte " très relative, un " cran d'arrêt " saute et le texte s'ouvre aux " mille foyers de la culture " dont il est tissé (Barthes, 1993, p. 66-67). L'expression de Barthes est vaporeuse peut-être, mais il ne tient qu'à nous de lui attribuer dans notre propre discipline un sens plus précis. La prise en compte du niveau infra-théorique de la découverte lombrosienne suscite des questions inédites. Comment par exemple l'historien peut-il expliquer la distribution spatiale du présupposé lombrosien ? Comment peut-il rendre compte de sa persistance temporelle au-delà de la réfutation des théories successives qui le diffusent ?

Cette ouverture de l'analyse pourrait être l'une des voies pour engager l'histoire des sciences dans une longue durée encore trop peu fréquentée ; pour interroger le découpage que nos catégories d'analyse provoque sur l'organisation de nos corpus. L'essentiel était de suggérer que la considération du récit de l'improbable découverte d'un " fait " menant à une théorie " fausse " pouvait servir de pré-texte à interroger notre propre façon d'écrire l'histoire des sciences humaines. Cette lecture en miroir pourrait ainsi dans certains cas être le prélude à une substitution d'objet historique puisqu'elle déplace l'exigence d'intelligibilité de l'événement " récit " à la structure de la " découverte ".

## Références bibliographiques

Antonini G., 1905, *I precursori di Lombroso*, Turin, Bocca.

Audenino E., 1908, " Pourquoi tous les épileptiques et les criminels-nés n'ont pas le type ", Actes du sixième congrès international d'anthropologie criminelle, Turin, Bocca, pp. 195-210.

Barthes R., 1990 (1956), *Mythologies*, Paris, Seuil.

Barthes R., 1992 (1966), " Introduction à l'analyse structurale des récits ", in *L'analyse structurale du récit* (Communications, n° 8), Paris, Seuil, pp. 7-33.

Barthes R., 1993 (1967), " De la science à la littérature ", in *Le bruissement de la langue*, vol. IV, Paris, Seuil, pp. 11-19.

Barthes R., 1993 (1968), " La mort de l'auteur ", *ibid.*, pp. 63-69.

Barthes R., 1982 (1968), " L'effet de réel " in *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, pp. 81-90.

Becker C., 1992, *Lire le réalisme et le naturalisme*, Paris, Dunod.

Béliet A., 1979, *Cesare Lombroso: sa vie, son oeuvre et sa contribution à la naissance de la criminologie*, Thèse de médecine, Paris 4, n° 14.

---

<sup>17</sup>. Sur la notion d' " horizon d'attente " dans l'analyse littéraire, voir H. R. Jauss, 1990, p. 49-58.

- Bourdieu P., 1987, Ce que parler veut dire (L'économie des échanges linguistiques), Paris, Fayard.
- Bulferetti L., 1975, Cesare Lombroso, Turin, UTET.
- Calvino I., 1984 (1968), " Entretien sur science et littérature ", in La Machine littérature, Paris, Seuil, pp. 25-29.
- Chevrel Y., 1993, Le naturalisme. Etude d'un mouvement littéraire international, Paris, PUF.
- De Greef E., 1949, " La névrose d'Hamlet ", Revue nouvelle, 15 mai 1949, pp. 466-482.
- Dostoievski, 1981 (1865), Crime et châtement, Paris, Livre de Poche, 2 vol.
- Ellis H., 1973 (1889), The Criminal, Montclair (N.J.), Patterson Smith.
- Ferri E., 1897, Les criminels dans l'art et la littérature, Paris, Alcan.
- Flaubert G., 1966 (1877), Trois contes, Paris, Le livre de Poche.
- Foucault M., 1994 (1969), " Qu'est-ce qu'un auteur ? ", in Dits et écrits, vol. I, pp. 789-821.
- Groupe  $\mu$ , 1982 (1970), Rhétorique générale, Paris, Seuil.
- Hervé G., 1909, " Les Trois Glorieuses de 1859 et leur cinquantenaire ", Revue de l'école d'anthropologie de Paris, vol. 19, pp. 1-14.
- Hervé G. & Papillault G., 1909, " Le cerveau de l'assassin Gagny. Etude morphologique ", Revue de l'école d'anthropologie de Paris, vol. 19, pp. 245-262.
- Holton G., 1981, " Les thémata dans la pensée scientifique ", in G. Holton, L'imagination scientifique, Paris, Gallimard, pp. 21-47.
- Hugo V., 1993 (1862), Les misérables, Paris, Press Pocket, 3 vols.
- Jauss H. R., 1990 (1974), " L'histoire de la littérature : un défi à la théorie littéraire " in Pour une esthétique de la réception, Paris, Gallimard, pp. 21-122.
- Jay Gould S., 1986, La mal-mesure de l'homme, Paris, Le livre de Poche.
- Kuhn T., 1983 (1962), La structure des révolutions scientifiques, Paris, Flammarion.
- Kundera M., 1986, L'art du roman, Paris, Gallimard.
- Kundera M., 1992, Les testaments trahis, Paris, Gallimard.
- Kurella H., 1910, Lombroso als Mensch und Forscher, Wiesbaden, Bergmann.
- Lakatos I., 1994 (1978), Histoire et méthodologie des sciences, Paris, PUF.

- Lévi-Strauss C., 1985 (1962), *La pensée sauvage*, Paris, Plon.
- Locke D., 1992, *Science as Writing*, Yale, Yale University Press.
- Lombroso C., 1871, “ Della fossetta cerebrale in un criminale ”, *Archivio per l' antropologia e la etnologia*, Florence, vol 1, pp. 63-65.
- Lombroso C., 1887 (1876), *L'homme criminel (criminel né - fou moral - épileptique)*, Paris, Félix Alcan.
- Lombroso C. et Ferrero G, 1896, *La femme criminelle et la prostituée*, Paris, Félix Alcan.
- Lombroso C., 1894, *Les palimpsestes des prisons*, Lyon-Paris, Storck-Masson.
- Lombroso C., 1896, *L'homme de génie*, Paris, Georges Carré.
- Lombroso C., 1908, “ Discours d'ouverture ”, *Actes du sixième congrès international d'anthropologie criminelle*, Turin, Bocca, pp. XXI-XXVI, reproduit in *Archives d'anthropologie criminelle*, 1906, pp. 665-671.
- Lombroso C., 1908, “ Du parallélisme entre l'homosexualité et la criminalité innée ”, *Actes du sixième congrès international d'anthropologie criminelle*, Turin, Bocca, pp. 6-9
- Lombroso C., 1907, “ Come nacque e come crebbe l' antropologia criminale ” in *Ricerche di psichiatria e neurologia, antropologia e filosofia*, Milan, Vallardi, pp. 501-510.
- Lombroso C., 1972 (1911), “ Introduction ” in *Gina Lombroso-Ferrero, Criminal man according to the classification of Cesare Lombroso*, Montclair, Patterson Smith, pp. XXI-XXVIII.
- Lombroso-Ferrero G., 1915, *Cesare Lombroso. Storia della vita e delle opere*, Milan-Turin, Fratelli Bocca.
- Lombroso G., 1921, “ Comment mon père est arrivé à la conception de l'homme criminel ”, *Revue de droit pénal et criminologie*, vol. I, nlle série, pp. 907-925.
- Mucchielli L. (dir.), 1995, *Histoire de la criminologie française*, Paris, l'Harmattan.
- Papillault G., 1909, “ Le sixième congrès d'anthropologie criminelle. L'état actuel de cette science et les conditions de ses futurs progrès ”, *Revue de l'école d'anthropologie de Paris*, vol. 19, pp. 28-38.
- Papillault G., 1910, “ Sur quelques erreurs de méthode en criminologie ”, *Revue de l'école d'anthropologie de Paris*, vol. 20, pp. 321-334.
- Popper K, 1973, *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot.
- Rancière J., 1992, *Les mots de l'histoire (Essai de poétique du savoir)*, Paris, Seuil.

Renneville M., 1997, *La médecine du crime (Essai sur l'émergence d'un regard médical sur la criminalité en France)*, Lille, ANRT-Presses Universitaires du Septentrion.

Renzo V., 1977, "Recenti letture di Lombroso", *Studdi Storici*, vol. XVIII, n° 2, pp. 243-252.

Renzo V., 1985, *Il deviante e i suoi segni. Lombroso e la nascita dell'antropologia criminale*, Milan, Franco Angeli.

Segalen V., 1902, *L'observation médicale et les écrivains naturalistes*, Bordeaux, Thèse de médecine, n°60.

Shakespeare W., 1994, *Hamlet*, Paris, Libro.

Todorov T., 1982, "Présentation" in *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, pp. 7-10.

Veyne P., 1988 (1971), *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil.

Wolfgang M. E., 1972, "Cesare Lombroso", in Hermann Mannheim (dir.), *Pionniers in Criminology*, Monclair, Patterson Smith, pp. 232-291.

Zola E., 1906, *Thérèse Raquin*, Paris, Eugène Fasquelle.

Zola E., 1991 (1890), *La bête humaine*, Paris, Press Pocket.

Zola E., 1969, *Les Rougon-Macquart (présentation et notes par Pierre Cogny)*, Paris, Seuil, vol. I.

Cet article a été initialement publié in Jacqueline Carroy et Nathalie Richard (eds.), *La découverte et ses récits en sciences humaines. Champollion, Freud et les autres*, Paris, L'Harmattan, coll. "Histoire des Sciences Humaines, 1998, p. 15-36.